

se voit pleine d'infirmités et de misères ; elle se croit indigne de Dieu ; la crainte combat son espérance. Sa faiblesse lui apparaît très grande, et d'autre part elle ne sait plus sur qui s'appuyer ; elle se croit délaissée, repoussée par Dieu, et l'abondance de consolation et de courage dont elle jouissait fait place à l'aridité et à l'impuissance. Le souvenir de ses fautes passées vient augmenter sa peine ; dans sa pauvreté présente elle se rappelle ainsi l'abondance et la prospérité d'autrefois. Les lectures pieuses qui la charmaient ne lui disent plus rien : aux conseils de son directeur elle ose à peine croire ; il lui semble qu'elle n'est pas connue et que personne ne peut trouver le remède qui guérirait ses maux. Cependant Dieu veille sur la victime de son amour et lui donne des grâces exceptionnelles qui la maintiennent dans la fidélité. Cette épreuve dont nous ne traçons que les grandes lignes dure plus ou moins longtemps selon le degré d'union auquel elle prépare. Les fruits qu'elle produit peuvent se ramener aux trois suivants : le mépris de soi-même, une adhésion entière et continuelle à Dieu, un avancement soutenu dans la vertu.

Nous avons dit que le Père d'Olbeau connut l'amertume de cette épreuve. En effet son biographe a écrit : « Il a souffert des abandonnements et des aridités ; il a ressenti en lui des combats entre la nature et l'esprit ; sa volonté s'est quelquefois trouvée incertaine et chancelante entre le oui et le non. Mais, ajoute-t-il, ce serait plus tôt fait de rapporter ce qu'il dit lui-même sur ce sujet. » Il cite une lettre du Père d'Olbeau à Anne de Pichery : « Vous avez de la peine et moi aussi. Il me semble que je suis tout seul au monde ; rien ne me contente ; je cherche et ne trouve pas ; je veux et ne sais ce que je veux. Je sens quelquefois un grand dégoût de toutes les choses de la terre et néanmoins je n'ai point de goût aux choses du ciel. Je meurs de faim entre deux tables. Je me fâche de vivre et crains de mourir. Je veux le bien que je ne fais pas et fais le mal que j'ai en horreur. Je suis travaillé et pressé presque de tous les côtés, du côté de la nature et du côté de l'esprit. Dieu voit bien mes pauvretés, mes misères, mes défauts, mes imperfections et mes péchés et j'ai toutes les raisons du monde de pratiquer l'humilité. »

Dans une autre lettre à la même il disait : « Il faut que je soulage mon pauvre cœur et qu'en racontant mon mal je me divertisse un peu. C'est une consolation à un malade de raconter ce qu'il souffre.